L'HÉMISPHÈRE,

Journal Littéraire et Politique

NO. XXXVII. PHILADELPHIE, 27 OCTOBRE, 1810. VOL. II.

TEL EST L'EFFET DE LA VÉRITÉ, ON LA REPOUSSE; MAIS EN LA REPOUSSANT ON LA VOIT, ET ELLE PÉNÈTRE.

CODE

DE LA CONSCRIPTION,

OU

RECUEIL CHRONOLOGIQUE

Des Lois et des Arrêtés du Gouvernement, des Décrets Impériaux, relatifs à la Levée des Conscrits, à leur Remplacement, aux Dispenses de Services, etc. depuis l'An IV *jusques et compris l'An* XIV.—*Avec Tables.* Un vol. in-8vo. de 270 pages.

Tacite dit quelque part de Tibere, que ses discours au sénat, par l'obscurité du style, trahissaient d'emblée le caractere de leur auteur et semblaient tracer le tableau de sa politique réservée, sombre et mystérieuse. L'ouvrage que nous annonçons, et qui consiste en deux cent soixante dix pages d'un caractere très-fin, obscur et même inintelligible dans toutes ses clauses de douceur, et clair seulement dans ses provisions de rigueur, peut faire naître une observation semblable.—On voit qu'il a été élaboré et rédigé par un despotisme ambitieux et sanguinaire. En effet, la difficulté extrême que nous avons éprouvée, même avec des secours qui ne sont pas communs, à saisir le plan et le but de ce volume extraordinaire, et à le présenter dans toute sa tendance, nous a convaincus que pour la grande majorité des Français, l'ensemble doit être aussi incompréhensible que les mysteres d'Eleusis, ou les traditions de la cabale. Ils ont néanmoins à leur portée un oracle qui peut leur expliquer facilement une moitié du mystere. Les tribunaux militaires leur feront bientôt comprendre les punitions attachées à la désobéissance; mais quant à leurs immunités, ils n'ont et ne peuvent avoir aucune instruction. Car c'est un fait remarquable et bien instructif, que malgré les volumineux commentaires que les presses françaises émettent journellement sur toute autre branche de la jurisprudence impériale, personne n'a encore été assez hardi pour publier un seul mot, afin d'éclaircir le texte, ou de faire admirer la modération, du CODE DE LA CONSCRIPTION.

Il est impossible de jeter un coup-d'œil sur ce volume sans être frappé de l'extrême anxiété que ces statuts font paraître de contraindre à la même obéissance et ceux qui les font exécuter, et ceux qui en sont

les victimes ; l'énumération des cas y est si complete qu'elle ôte toute possibilité d'évasion. Les fonctionnaires publics ont leurs départemens respectifs tracés avec la plus grande exactitude, et ils y sont pourvus de formules distinctes pour tous les actes de leur charge. La punition la plus sévere est inexorablement infligée à tous ceux qui, par négligence, par corruption ou par pitié, se prêtent au plus léger relâchement. Les maladies qui donnent droit à exemption, sont particularisées avec des détails dégoûtans.— Des précautions sans nombre y sont multipliées pour s'assurer de la personne des conscrits ; et tandis qu'ils y sont décorés du titre de *Défenseurs de la Patrie*, la teneur uniforme de ces lois, et le ton amer de reproche qui y regne, fournissent une preuve sans replique qu'on a eu en France une aversion générale pour le métier de la guerre, et servent à nous convaincre que ce n'est pas chose aisée que d'exciter ces Achilles à prendre les armes, quelque enthousiasme qu'ils puissent ensuite déployer en campagne.* On y a introduit quelques provisions relatives aux enrôlement volontaires ; mais *comme on n'accorde aucune gratification*, ou engagement, il est évident que le gouvernement ne compte pas pour beaucoup sur ces enrôlemens L'ancien compromis qui existait jadis entre les besoins militaires et les constitutions civiles de l'état ; entre la mollesse du riche et les besoins du pauvre ; entre l'ambition du souverain et les droits de ses sujets,—est rejeté avec dédain par la république impériale ; et l'étudiant est impitoyablement arraché de son cabinet, comme le paysan de sa cabane, par une violence qui ne connait ni frein, ni acception de personne. Cependant l'habitude ne tarde pas à rendre l'obéissance, sinon agréable, au moins aisée ; la rapine fournit des sources de munificence et de conciliation ; le courage devient une vertu de nécessité ; la force s'acquiert par

---

* On trouve à la page 81 une Proclamation datée de l'an 1800, du Général LEFEBVRE, Commandant les 15e et 17e divisions militaires; elle commence ainsi:

AUX CONSCRITS.

" *Les Proclamations, les Invita-*
" *tions qui vous ont été faites pour*
" *vous faire rentrer dans le chemin*
" *de l'honneur, n'ont pas produit*
" *l'effet qu'on devait en attendre.*

" *Vous avez été sourds et insensi-*
" *ble aux mesures paternelles du gou-*
" *vernement à votre égard. Je vous*
" *préviens de sa part que celles qu'il*
" *prendra à l'avenir seront terribles.*
" *Les Conscrits qui ne seront pas*
" *rentrés à leur poste à l'époque qui*
" *va être prescrite, seront punis*
" *comme* de lâches déserteurs, *des*
" *voleurs des effets militaires, des*
" *ennemis de la patrie. La force*
" *publique les atteindra dans les lieux*
" *les plus cachés. Elle se fera un*
" *devoir d'expulser de la société des*
" *hommes vils qui la déshonorent,*
" *etc. etc.*

LEFEBVRE est maintenant Duc de *Dantzig*, et employé à l'œuvre du carnage en Espagne. Le style de sa Proclamation nous rappelle une lettre adressée en 1794, à la commune de Paris, par un de ses coadjuteurs, le Général LAVAL, qui commandait alors un corps de troupes françaises à Manheim, et qui est maintenant à la tête des troupes de la Confédération du Rhin : " Je commande devant-
" Manheim. Nous continuons à ravager le
" riche pays de nos ennemis. Nous ne lais-
" sons que les yeux pour pleurer. Vive la ré-
" publique ! Nous sommes tous généraux sans
" culottes de nom et d'effet. Nous t'adorons,
" o Sainte Guillotine. Que tu as fait de mi-
" racles ! tu vaux mieux que cent mille hom-
" mes. C'a va, ç'a ira ; vive la montagne, &c.

la discipline; la concurrence excite; l'ardeur militaire; et l'expérience prouve trop malheureusement que de tels élémens peuvent former des armées également formidables par la valeur et la discipline.

Nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs un tableau de l'ensemble des lois de la conscription telles qu'on les exécute aujourd'hui, et nous y joindrons les éclaircissemens sur l'état actuel de l'empire Français, qui pourront être nécessaires pour développer toute l'organisation de son systême de conquête. Il n'est, dans le moment actuel, aucun objet qu'on puisse dire être d'une plus terrible importance. Les levées des nations du Continent qui conservent encore les formes de l'Independance, vont, dit-on, être ordonnées sur le même modele.— En effet, la conscription est la force motrice de ce grand instrument auquel la France doit son agrandissement, et sur lequel elle compte pour l'accroissement ultérieur de ses possessions. Ses politiques lui appliquent d'un ton d'exultation ce que Végece dit de la Légion, qu'elle semble plutôt une inspiration de la sagesse divine, qu'une invention humaine. Le plan de conquête universelle, originairement attribué à Louvois, et avec plus de vérité peut-être, imputé par M. BURKE au Directoire, est maintenant non-seulement rédigé en systême régulier, mais on peut même dire qu'il est en succès qui doit répandre l'alarme parmi les gens les plus confians et les plus insoucians. L'opinion de tous les Français est que le monde doit être subjugué une seconde fois par la discipline et les arts de Rome. *Les Commentaires de Folard sur Polybe*, *les Discours de Machiavel sur les Décades de Tite-Live*, *Montesquieu sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, sont plus que jamais le manuel où ils puisent leurs leçons de persévérance et de ruses. Les classes qui lisent en France ont toujours été très-avides de recherches historiques. Leur république en fit des admirateurs passionnés et *des imitateurs éclairés* de l'antiquité; et leur gouvernement mettant à profit cette prédilection pour les républiques conquérantes de la Grece et de Rome,* leur apprit bientôt à dédaigner à la fois leurs intérêts individuels, tous leurs goûts, leurs jouissances, soit dans leur politique étrangere, soit dans les détails de leur économie intérieure. Ils n'admettent *aucune balance d'avantage*, *aucunes réclamations divergentes*.—— Toutes les facultés, toute l'énergie, toutes les habitudes de la vie privée, sont tendues sans relâche de maniere à produire une force destinée à subjuguer le globe, ou ce qui se coordonne fort bien à ce plan, à agrandir la famille régnante. Les changemens de formes que leur gouvernement a subis, n'ont apporté aucune interruption à cette occupation. Il en a toujours été question parmi eux avec confiance et zele. Des événemens récens lui ont donné une nou-

---

* "Considérant ce qui est bon," *dit* M. *MACHIAVEL*. "je suis d'opinion que tout "prince ou tout état qui emploiera les mêmes "arts et la même industrie que les Romains "ont employés avant eux, doit espérer la mê-"me fortune et la même prospérité. Les Ro-"mains eurent une méthode particuliere pour "agrandir leur empire; et certes il n'est pas "possible d'en trouver une meilleure. Per-"sonne ne songe à rétablir l'ancienne disci-"pline des Romains. Personne de nos jours "ne veut croire qu'il est possible de faire main-"tenant ce qui fut fait autrefois. On se trom-"pe; et des républiques qui auront l'ambition "d'étendre leur empire devront agir à l'instar "des Romains. Nous avons leur exemple "sous nos yeux, et nous pouvons le suivre si "nous le voulons, &c.

[DISCORSI LIB. 2, C. 1, 4 etc.

velle notoriété, et il ne reste plus aujourd'hui qu'à comsommer l'objet définitif, *la grande pensée*, ainsi qu'on l'appelle avec emphase *dans les cotteries de Paris.**

* Pour les opinions des politiques CIVILS de France, au sujet de la monarchie universelle, nous renvoyons le lecteur à ROUSSEAU (*Projet de Paix perpétuelle,*) à MONTESQUIEU, (*Esprit des Lois*, liv. 9 chapitre 7.) et à MABLY, (*Observations sur les Romains*, liv. 1, page 2.) Il faut comparer à leurs doctrines l'autorité plus relevée d'un homme d'état MILITAIRE, FOLARD, un des commentateurs les plus amusans et les plus instructifs de la politique de l'antiquité. Nous allons extraire quelques-unes de ses observations sur POLYBE, pour l'edification de ceux qui désireraient connaître à ce sujet le sentiment qui a régné uniformément dans la métropole française.

" *On peut voir par tout ce que* " *nous avons avancé sur la politique* " *des Romains, que l'idée de la mo-* " *narchie universelle n'est pas une il-* " *lusion. Ils se virent les maîtres* " *du monde en très-peu de tems ;* " *c'est-a-dire, dès qu'ils penserent à* " *se rendre puissans sur mer ; car* " *sans cela, toute leur politique ne* " *leur eût servi de rien. Je ne sais* " *méme s'ils eussent pu se maintenir* " *sur terre.* Que ceci nous serve " d'un pensez-y-bien. *Cette politique est très-digne de nos éloges, et* " *d'être imitée par des princes ambitieux et guerriers, qui se fournissent d'une milice bien entretenue et* " *bien disciplinée. On va loin avec* " *cela. J'admire les Romains en* " *tout ; car ce crime, dont on les accuse, de s'etre frayés un chemin à* " *la monarchie universelle par tant* " *de guerres injustes*, peut fournir " une très-ample matiere d'éloges " d'un prince qui entreprendra un " semblable dessein avec les mêmes " moyens et les mesures nécessaires. *On accuse* LOUIS XIV *d'avoir aspiré à la monarchie univer-* " *selle* ; et moi je l'en loue. *Cela eût* " *réussi infalliblement, s'il eût tou-* " *jours eu à la tête de ses armées* de " ces hommes qui semblent nés pour " être ensemble la terreur et l'admi- " ration de la terre. *Avec ce secours,* " *il eût sans dificulté fait la conquête* " *de toute l'Europe. Il me serait* " *très-aisé de la prouver, etc.*"

[*OBSERVATIONS* tom. 2 chap. 18

Pour que nos lecteurs puissent mieux comprendre notre résumé des lois de la conscription, il est bon de dire d'abord, que la France est divisée environ en trente gouvernemens militaires, soumis à un général de division et son état-major, auquel sont attachés des commissaires comme officiers exécutifs. La division civile consiste en 122 départemens ; dont 24 ont été acquis depuis le renversement de la monarchie, indepen-damment de la Toscane qui n'est pas comprise dans cet exposé. Les départemens sont divisés en districts ou ARRONDISSEMENS, ou nombre de 3 à 5 ; les districts en cantons et les cantons en municipalités, lesquelles s'élevent à environ 55,000.— Chaque département est gouverné par un préfet et son conseil, composé d'un commissaire de police, d'un maire, et de certains inspecteurs, appellés *Conseillers de préfecture*. Le district ou ARRONDISSEMENT est administré par un *Sous-préfet* et son conseil composé de la même maniere. Les cantons et municipalités sont sous la surveillance d'une administration composée des autorités civiles ayant un Président à leur tête.*

* Cette nouvelle jurisprudence, défectueuse au dernier point en théorie, et oppressive en pratique, est créée sur un principe que l'on verra diriger tous leurs réglemens intérieurs ; qui est que dans un nouveau gouvernement tout doit être *neuf*. Quiconque, dit MACHIAVEL, se fait maître d'un état (*surtout s'il craint ne pas avoir la faculté de le conserver*)

Il est accordé un maire, un commissaire de police, et deux officiers du gouvernement appellés ADJOINTS à toute division contenant une population d'environ 5000 âmes * Ces diverses autorités sont rigoureusement subordonnées les unes sux autres, sous les ordres des préfets et des sous-préfets ; qui sont eux-mêmes soumis à une responsabilité inexorable quant aux levées militaires.

La conscription fut publiée d'abord sous la forme d'une loi générale par le conseil des anciens, en 1798 ; elle a subi, depuis, quelques légeres modification.§ Le plan ordonné par le directoire est attribué à CARNOT, que, dans le jargon révolutionnaire, on disait *avoir organisé la victoire dans les armées françaises.* Son auteur qui était dévoué avec enthousiasme aux formes de l'antiquité, et qui conserve encore auprès des rayons de la pourpre impériale, toute la simplicité des mœurs antiques, trouva son modele dans la constitution de la République Romaine, qui déclarait soldat tout citoyen avant l'âge de 46 ans, dans les levées ANNUELLES de cette république qui n'admettaient aucune exception,—et dans les ordres péremptoires que ses consuls adressaient aux magistrats d'Italie, spécifiant le nombre de troupes réquises et le lieu du rassemblement.

(La CONTINUATION *dans les Numéros suivans.)*

---

doit, pour bien faire, y rendre tout aussi nouveau que lui-même ; changer la magistrature ; créer de nouveaux titres ; conférer de nouvelles autorités ; dissoudre d'anciens corps, enrichir les pauvres, et appauvrir les riches ; afin qu'on puisse dire de lui ainsi que de David, *Esurientes implevit bones, et divites dimisit inanes.* [DISCORSI Lib. 1. c. 26.

* *PEUCHET.* Statistique de la France 1807.

§ La *Réquisition* qui précéda ce système était d'un caractere encore plus arbitraire. M. BURKE l'appelle, "*Loi rasanted'un despotisme sans exemple.*"

VOYAGES.

TABLEAU PHYSIQUE
DES
REGIONS EQUATORIALES, &c. &c.
PAR
ALEXANDRE De HUMBOLDT.

(PREMIER EXTRAIT.)

Il n'est pas de nom plus célebre que celui de M. HUMBOLDT parmi ceux des hommes qui cultivent les sciences Physiques et Géographiques. En visitant les régions du Nouveau Monde, situées entre les tropiques, ce voyageur éclairé a montré un courage et une persévérance qui n'ont jamais été surpassés par aucun des voyageurs qui l'ont précédé. En effet, il a existé peu d'individus qui, comme lui, aient réuni toutes les qualités propres à des entreprises aussi difficiles : très-savant physicien, et surtout ayant cultivé la chymie dans toutes ses branches, possédé du désir ardent des découvertes et doué de tous les moyens de satisfaire cette noble émulation, aspirant à se faire un nom par les efforts les plus généreux et les plus utiles, il a exercé ses recherches dans toutes les branches de l'ordre physique et de l'ordre social.—La masse de renseignemens curieux qu'il a rapportée de ses voyages, et les collections magnifiques qu'il a rassemblées, tout ce qui a jamais été le résultat des tentatives de tout autre individu poursuivant la même carriere. Il a répandu de nouvelles

lumieres sur l'histoire de notre espece, reculé les limites de la Géographie Mathématique, et ajouté une immensité d'objets nouveaux aux trésors de la botanique, de la zoologie et de la minéralogie. Ces acquisitions si précieuses, classées chacune dans le regne auquel elles appartiennent, seront successivement rendues publiques dans un ouvrage qui réunit tout le luxe de la Typographie et du dessin. Mais l'impatience du public devance les progrès tardifs de l'imprimeur et du graveur. A la vérité, quelques fragmens de cette grande composition ont paru par intervalles, mais ils n'ont encore entr'eux aucune cohérence; et l'impression du récit du voyage qui doit occuper cinq volumes in-quarto, n'est pas même encore commencée. Trois années ont déjà été employées à completter ce que nous avons sous les yeux, et ce qui reste à publier exigera peut-être encore trois autres années.

M. de HUMBOLDT est né en Prusse, où il a d'assez grandes propriétés dont il a employé les revenus à faire des découvertes utiles aux sciences et à l'humanité. A l'âge de vingt-un ans, il commença ses voyages en Europe; et dans l'espace de six années il avait visité l'Allemagne, la Pologne, la France, la Suisse, une partie de l'Angleterre, l'Italie, la Hongrie et l'Espagne. Revenu à Paris en 1741, il fut invité par les directeurs du musée d'histoire naturelle à accompagner le cap. BAUDIN dans un voyage autour du monde. Mais le projet de cette expédition fut abandonné, en conséquence du renouvellement des hostilités avec l'Autriche.

M. de HUMBOLDT songea alors sérieusement à exécuter le plan qu'il avait formé depuis long-tems de visiter l'orient en philosophe. Il désirait en conséquence vivement de joindre l'expédition qui était partie pour l'Egypte, d'où il espérait pénétrer dans l'Arabie, et en traversant le Golphe Persique, arriver dans les établissemens anglais de l'Inde. Mais la situation de la France, après la bataille du Nil, était devenue de jour en jour plus critigue. Les puissances barbaresques lui faisaient alors la guerre, et la navigation de la Méditerranée était devenue très-dangereuse pour ses vaisseaux. M. de HUMBOLDT resta deux mois à Marseille avec l'espoir d'obtenir un passage à bord d'une frégate suédoise, qui devait conduire un consul de cette nation à Alger. Sa patience se lassa à la fin, et il se rendit en Espagne, croyant trouver les moyens de passer promptement en Barbarie. Il avait avec lui une collection considérable d'instrumens de physique et d'astronomie qu'il avait achetés en Angleterre et en France.

Mais bientôt s'ouvrit devant lui un aspect plus étendu. Après avoir résidé pendant quelques mois à Madrid, il obtint de la cour d'Espagne qui la lui accorda de la maniere la plus flatteuse et la plus libérale, la permission de visiter ses colonies du nouveau monde. Il manda aussitôt de Paris son ami Bonpland, dont les connaissances profondes en botanique et en zoologie n'étaient égalées que par un zele infatigable pour courir sans cesse à de nouvelles découvertes; et sans perdre un moment, les deux voyageurs s'embarquerent à la Corogne sur un vaisseau espagnol, après avoir touché aux Isles Canaries, où ils escaladerent le pic de Teydé pour en visiter le cratere, ils poursuivirent leur voyage et arriverent au mois de Juillet à Cumana dans l'Amérique méridionale. Ils employerent le reste de l'année à visiter la côte de Paria, les missions indiennes de Chaymas, et les pro-

vinces de la nouvelle Andalousie, la nouvelle Barcelonne, Vénézuéla et la Guyane espagnole. Après avoir quitté les Caraccas en Janvier 1800, HUMBOLDT et BONPLAND visiterent les délicieuses vallées d'Aragua, le grand lac de Valereia ou Tacarigua, dont l'aspect rapelle celui de Genêve mais dont les bords sont revêtus de la brillante végétation qui embellit les pays situés entre les trophiques. A Cura, une des petits îles situées sur le lac, ils trouverent parmi les arbustes qu'on y cultive une espece de *Solomens*, qui produit un fruit sain et agréable. Ils traverserent ensuite les fameux Llanos; cette immense succession de déserts, où l'on fait deux cent milles sur un terrein stérile, entierement privé de sources et de ruisseaux, et couvert d'une herbe desséchée. En traversant cet espace désolé, ils voyagerent plusieurs jours, sans rencontrer un seul arbuste, où une seule cabane solitaire; ils souffraient en même tems beaucoup de l'excès de la chaleur, qui était de 110 ou 115 degrés d'après le thermometre de Fahrenheit. A St. Fernando, sur la riviere d'Apure, ils entrerent dans l'Orénoque au septieme degré de latitude septentrionale, et remontant son vaste lit, ils passerent près des cataractes de Marpurès et Aturès, et arriverent au confluent du Guaviari, d'où ils remonterent les petites rivieres d'Atapabo, Juamini et Temi. De la mission de Saritta ils arriverent par terre aux sources du fameux Rio-Negro, où ils trouverent environ trente Indiens occupés à transporter des canots à travers d'épaisses forêts à la crique de Pemichin.—— Nos voyageurs descendirent ensuite jusqu'au Fort St. Charles en suivant le courant du Rio-Negro. De ce point, ils remonterent par le Cassiquiari dans la riviere d'Orénoque et de là à la mission d'Esmeralda — Mais les Guaïcos et les tribus indépendantes d'Indiens, que nos voyageurs remarquerent être des hommes d'un teint clair et d'une petite stature, mais ayant des inclinations entrêmement guerrieres les empêcherent d'arriver aux sources de l'Orénoque; ils descendirent ensuite vers son embouchure, mais leur navigation fut extrêmement pénibles et désagréable. Pendant le jour, ils souffraient du défaut de provisions, et pendant la nuit, ils étaient inondés par les torrens de pluie qui tombaient sans interruption. Obligés de chercher un abri ou une misérable nourriture dans les bois, ils étaient continuellement tourmentés par des nuées d'insectes; et encore n'osaient-ils pas chercher quelque soulagement en se baignant dans le fleuve, attendu qu'ils étaient surveillés de toutes parts par les crocodiles qui s'apprêtaient à les dévorer, s'ils y étaient entrés. Après avoir échappé à ces souffrances et à ces dangers, ainsi qu'aux effets des dangereuses exhalaisons que produisaient les rayons brûlans du soleil, ils retournerent à Cumani par les plaines de Cari et la mission des Caraïbes, race d'hommes entierement distincte et peut-être celle qui, après les Patagons, est la plus gigantesque et la plus forte du monde connu.

Après quelques mois qui leur furent nécessaires pour recouvrer leurs forces affaiblies, nos voyageurs se rendirent à l'île de Cuba après avoir couru le risque de faire naufrage pendant leur traversée. Ils y resterent trois mois, pendant lesquels HUMBOLDT détermina la longitude de la Havanne, et aida les planteurs à construire des fourneaux pour la préparation de leurs sucre. Il avait alors l'intention d'aller à la Vera-Cruz, et de se rendre de là par Mexico et Acapulco aux îles Philippines afin d'arriver, s'il était possible, par

Bombey et Alep à Constantinople. Mais des faux bruits au sujet du départ du capitaine BAUDIN l'engagerent à changer sa route. Afin d'éviter les accidens, HUMBOLDT envoya alors ses collections et ses manuscrits directement en Europe.—En Mars 1801, il loua un petit vaisseau avec lequel il fit voile de Barbatano pour Carthagene; mais des calmes continuels et des courans contraires rendirent son voyage extrêmement ennuyeux, et la saison était trop avancée pour lui permettre de traverser l'isthme de Panama, et d'arriver à Guayaquil ou Lima, où il s'attendait à rencontrer le navigateur français. Ce plan fut par conséquent abandonné, et HUMBOLDT désirant faire connaissance avec MUTIS, celébre naturaliste américain, et examiner sa superbe collection, résultat de se rendre au lieu de sa résidence par l'intérieur du pays. Nos voyageurs s'enfoncerent dans les bois de Turbaco, et côtoyant les rives de la belle riviere de Magdalena, ils arriverent à un village appellé Hunda, d'où poursuivant leurs voyages à travers d'antiques forêts de chênes, de melastoma, et de cinchona, ils arriverent à Santa Fé de Bagota, capitale de la vice royauté de la Nouvelle-Grénade, située dans une belle plaine à une élévation de 8,700 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Là tout était fait pour flatter le goût et transporter l'imagination. Les mines de Mariquita, de St. Anne et Tipaquira, sont situées dans le voisinage; le pont naturel de Sconouze, composé de trois fragmens de rocher, détachés par un tremblement de terre, est un objet très-remarquable: et la magnifique cataracte du Tequendama, qui tombe d'une hauteur de 600 pieds, présentait un des plus grands spectacles de la nature.

En Septembre 1801, quoique la saison des pluies ne fut pas encore finie,—HUMBOLDT et BONPLAND commencerent leur voyage pour Quito. Ils traverserent les Andes de Quindin, qui sont une chaîne de montagnes couvertes en partie de neige, mais où l'on trouve en profusion le storax, les fleurs de la passion et le bambouc. Pendant treize tours, ils furent obligés de voyageur à travers des marais où ils ne trouverent aucun chemin frayé. Arrivés à Carthago, dans la belle vallée de Cauca, ils côtoyerent les bords du Choco, rencontrant dans leur route des masses arrondies de basalte, de pierre verte et de bois fossile. De Buga ils se rendirent à Popayan, capitale de la province et siége d'un évêché, bâtie au pied d'une montagne de porphire près des volcans du Puracé et Sotara, dans une position agréable et pittoresque, et où l'on jouit d'une température délicieuse. De là ils avancerent à travers les défilés dangereux d'Almaguer (évitant la vallée pestilentielle de Patia) vers la ville de Pasto, bâtie dans une belle plaine, près d'un volcan dont le sommet est quelquefois couvert de neiges. Traversant ensuite le Rio Guaitara sur un pont jeté au dessus d'un demi mille de hauteur perpendiculaire, et qui offre un des sites les plus magnifiques qui existent dans ces montagnes, ils voyagerent sur un terrein plat, cultivé et fertile en graines d'Europe, quoiqu'élevé de 9,300 pieds au-dessus de la mer, et arriverent au village de Tuscan, situé près d'un château des Incas et du rocher de Rumichaca. De là descendant dans la vallée de Chota qui quoiqu'ayant seulement deux milles de largeur en a un de profondeur, et dans celle de Guallabamba qui a un demi mille de profondeur et où ils éprouverent une chaleur insupportable, ils arriverent

à la fameuse ville de Quito en Janvier 1802 Là HUMBOLDT put enfin se reposer de ses fatigues et jouir des plaisirs de l'hospitalité et de l'aisance, au millieu des plus grandes productions de la nature.

Il resta environ huit mois dans le royaume de Quito, faisant des excursions vers les volcans voisins et sur les montagnes les plus élevées des Andes. Après trois différentes tentatives, il parvint deux fois, au péril de ses jours, au sommet du volcan de Pinchincha, portant avec lui les instrumens de physique nécessaires, à une hauteur de 15,940 pieds au-dessus du niveau de la mer. Il visita ensuite la montagne de porphyre d'Antisana, où est un cratere au milieu d'une neige éternelle, à une élévation de 19150 pieds au-dessus de la mer.

Ce fut alors que nos voyageurs accompagnés du fils du Marquis de Selva-Alegre qui par amour des sciences ne les avait pas quittés depuis leur arrivée à Quito, se résolurent à une entreprise encore plus difficile et partirent vers le milieu de l'été pour le volcan de Tungaragua, et le Nevado del Chimborazo. Ils traverserent les ruines déplorables de Riobumba et d'autres villages détruits le 7 Février 1797 par un tremblement de terre qui dans un moment, engloutit plus de 40,000 personnes. Aprés avoir passé près d'un groupe magnifique de colonnes de porphyre, ils traverserent la Puela sur un pont de cordes, et grimperent au haut du Chuchilla de Guandisava, une chaine de rochers calcinés, qui avant l'affreux tremblement de terre dont on vient de parler, etaient couverts d'une belle forêt de cedres odoriférans. Ils estimerent de là que le Tunguragua s'élevait de 16,500 pieds au dessus de la mer. Enfin après des efforts incroyables, ils arriverent le 23 Juin sur le revers oriental du Chimborazo et établirent leurs instrumens sur le rebord étroit d'un rocher de porphyre qui projetait hors de l'immense espace que couvrait une neige impénétrable: une brêche large de 500 pieds empêcha leurs progrès ultérieurs. La densité de l'air était réduite de moitié, ils éprouvaient un froid perçant, leur respiration était pénible, et le sang coulait de leurs yeux et de leurs levres et de leurs gencives; ils étaient alors sur le plus haut point qui ait jamais été foulé par les pieds d'un mortel. Sa hauteur qui surpassait de 3485 pieds l'élévation à laquelle la Condamine parvint en 1745, était de 19,500 pieds au dessus du niveau de la mer. De cette position extrême, ils trouverent, au moyen d'une opération trigonométrique, que le sommet du Chimborazo était encore de 2,140 pieds plus élevé que le point où ils étaient.

Après avoir terminé ces importantes observations, nos voyageurs descendirent dans les régions de la végétation, et longerent la grande chaîne des Andes. Ils étaient suivis d'environ vingt mules qui portaient leurs bagages. Après avoir côtoyé les hautes Savannes de Tiocaxes, ils avancerent jusqu'à Sitzan, d'où, par le passage dangereux du désert d'Assuay il traverserent les montagnes. Dans leur route vers Cuença, ils virent les ruines des palais des Incas et d'autres monumens de l'ancienne grandeur péruvienne. —Procédant à travers le village de Cumbe près le grand PARAMO de Sarrar, où le Melastroma et l'Embothrium croissent à une élévation de 12,000 pieds, ils arriverent à la belle cascade d'Uduchapa, d'où ils descendirent la longueur d'un demi mille par un chemin perpendiculaire; et traversant ensuite la vallée de Saragura, qui offre une des plus belles scenes des Andes, ils entrerent à

Loxa ville fameuse par le commerce du quinquina. Les arbres qui le produisent croissent sur le revers des montagnes à 15,000 pieds au dessus de la mer et dans une température de 60 à 70 degrés. Continuant leur route par une succession de villages habités par les naturels du pays, parmi des bosquets d'anona chilimoya et de citronniers sauvages en face des ruines éparses des palais péruviens, ils descendirent vers le lit du Lutaco dans une vallée étroite profonde de 4,200 pieds ; et ensuite traversant des plantations de connes à sucre, ils remonterent vers la forêt de Chusucanas où sont les ruines immenses des bains des Incas, ils franchirent les montagnes, près de la grande chaussée que ces princes avait construit à une hauteur de deux milles, le long de la chaine des Andes et avancerent jusqu'à San Félice après avoir, avec une difficulté infinie, sauvé leurs instrumens et leurs collections, attendu qu'ils avaient été obligés, dans l'espace de trois jours de passer à gué le Guacabamba.— Après une descente rapide et presque perpendiculaire de plus d'un mille, ils arriverent à un hameau indien, et marchant à travers des bosquets d'orangers ils monterent en canot sur le Chama et arriverent enfin dans la province de Jaen, aux cascades de Reutema sur la rive gauche de la riviere des Amazones, se trouvant alors seulement à 1,249 pieds au dessus du niveau de la mer.

La CONTINUATION dans notre prochain Numéro.

QUESTION ENIGMATIQUE.

Je passe pour monarque au milieu de la cour.
Toujours autour de moi un vain peuple criaille.
Mes sujets sont de plume, et mon trône est de paille,
Et je suis toutefois le prophête du jour.

LE GENERAL SARRAZIN,*

BOULOGNE, 12e. JUILLET 1810.

Lettre adressée au Général VANDAMME, *par Madame* SARRAZIN, *en date de Bale* 28e. *Juin* 1810.

MONSIEUR LE GÉNÉRAL,

Je prie votre excellence de pardonner la liberté que je prends de vous communiquer ma position malheureuse, en vous priant de m'accorder votre protection.

Depuis plus de deux ans j'ai demeuré en Suisse, ma Patrie, avec mon fils agé de cinq ans; déjà si malheureuse, que d'avoir été obligée, par la conduite impropre de mon mari, Général SARRAZIN, dont je puis prouver de mon côté que je n'ai point mérité de vivre éloigné de lui, je la suis devenue réellement depuis que j'ai lu le *Montieur* du 15 de ce mois, le crime qu'il vient de commettre. Pendant ma résidence en Suisse, il écrivit de tems en tems à son fils; depuis près de quatre mois il a cessé d'écrire. Ses lettres que j'ai préservées peuvent attester son attachement et son entier dévouement à S. M. l'Empereur, mais en même tems, rendent les soupçons plus fort que j'ai eu de lui depuis Sept ans qu'il a été dérangé dans ses facultés intellectuelles, et je suis persuadée que son dernier malheureux pas, ne survint d'aucune autre cause.

Je ne sais pas si mon mari a laissé quelque fortune en France: s'il n'a pas, ou si le peu qu'il peut y avoir doit nous être enlevé, moi et

* Nous donnons la Lettre de MADAME SARRAZIN, extrait du *Moniteur* de Paris avec la Réponse du Général SARRAZIN à la lettre de sa Femme et le rapport fait par le Gén. CLARKE à l'instance de BONAPARTE, afin de déguiser la caractere et la conduite de Gén. SARRAZIN.

mon fils serions sans ressource.— Je me recommende donc à la bienveillance de votre excellance et hazarde de vous prier d'avoir la bonté de vous intéresser pour nous et de faire au moins ensorte de préserver le peu d'effets que le Général peut avoir laissé à Boulogne pour son malheureux fils, qui quoiqu'innocent de la faute de son pere, en souffrira le chatiment toute sa vie.

(Signé)

FEMME SARRAZIN,

Née SCHWARTZ.

Le Secrétaire Général Ministre de la Guerre.

(Signé) FRIRION.

LETTRE

DU GENERAL SARRAZIN, AU GENERAL BONAPARTE.

LONDRES, 21 JUILLET, 1810.

GÉNÉRAL—

J'ai lu avec autant d'étonnement que d'attention, un rapport me concernant, qui a été inseré dans le *Moniteur* du 4 de ce mois.

Vous citez seulement mon mémorial du 13 ou 15 Frimaire; mais je vous en ai adressé pas moins de vingt; le dernier en date du camp à Boulogne le 27 Août 1809, qui contient quatorze pages; au lieu que celui que vous citez n'a que quatre pages.

Depuis que vous m'avez cassez de l'armée d'italie pour avoir été seulement soupçoné, pour quoi m'avez vous rétabli à l'armée de Brest ?— Pour obtenir du crédit il faudrait au moins avoir de la consistence et préserver une vraisemblance de vérité.

Celui qui lira jamais votre recit, et refléchit sur ce qu'il a lu, découvrira, le ton d'indignation avec lequel vous parlez, *votre* mortification de ce que j'ai eu le bonheur d'échapper de vos bastilles.

Vous en avez appellez à mon vingt uniéme et dernier mémorial. Je vous prie de le lire en entier tôt ou tard l'imposture sera démasquée.

Le 18e, Juin vous n'aviez donné aucun ordre au Général CLARKE pour faire un rapport de ma conduite; le 2 de Juillet vous apprites que j'étais à Londres, occupé à démasquer vos desseins. Là dessus vous dictâtes à votre Secrétaire ce que vous croyiez qui m'aurait fait de la peine, et vous le fites signer par le Général CLARKE. Tout le monde sait que vos ministres ne sont simplement que des *marionettes*, je n'en excepte pas même le Général BERTHIER.

Ayant obtenu ma décharge du régiment de la part du Colonel-général des dragons, je fus nommé gouverneur d'un jeune noble, le comte de VERDUZAN, avec lequel je demeurai pendant l'espace de trois ans. En 1790 J'accepta la place de Professeur de Mathématique dans l'école royale militaire de Soriza, et j'eus le soin de trois fils du Prince de BERTHIER, en qualité de tuteur particulier.

Ayant joint l'armée du Nord en 1792, je servis comme Volontaire dans les premiers engagemens. Je fus nommé candidat de Promotion à l'école de l'Artillerie de Chalons. La prise de Verdun et l'approche du roi de Prusse, donnerent lieu à l'erection d'un bataillon auquel je fus nommé Adjutant-major, et dans lequel M. DEMARSAIS a présent colonel de l'Artillerie fut obligé de servir comme Volontaire. Cet officier certifiera ce fait, dont vous paraissez y avoir vos doutes. Le Général HOUCHARD, Commandant l'Armée de la Moselle, avait un neveu qu'il désirait établir, ma compagnie était belle; les nobles étaient démis de l'armée; HOUCHARD insistait que j'étais le fils du Comte de SARRAZIN, émigré, qui était son colonel, et que j'étais très ressemblant à mon pére. C'était en vain que je me déclarai le fils d'un paysan; desortes que je fus obligé de servir comme soldat dans l'armée de la Vendée.

Etant nommé secrétaire du Gén. MARCEAU en Novembre 1793, je mis en ordre les notes du Gén. KLEBER, son ami intime, concernant le siege de Mayance, et la guerre de la Vendée. C'était par la direction de ces deux généraux, que je commençai pour la premiere fois mon ouvrage intitulé, *Institutions des troupes pendant une Campagne*.

Ayant suivi le Général MARCEAU à l'armée de Flandre en 1794, je fus présent à la bataille de Fleurus, qui fut gagnée, comme je l'ai prouvé dans mes observations, par la résolution et prévoyance du Gén. SOULT.

Etant nommé au corps d'ingénieurs, je fus employé par le Gén. JOURDAN pour faire la jonction des armées de Sambre et Meuse et la Moselle. Dans l'attaque de coblence, je reussi à prendre les redoutes qui couvraient le pont de la Moselle.

Au siége de Maestricht je fus nommé Adjudant-général, chef de bataillon, et chef de brigade ou blocus de Lukensbourg. Je fus nommé pour escorter la garnison de cette place avec le Maréchal BENDER, à l'age de quatre vingt quatre ans, jusqu'au Rhin et j'en tiens la récommendation du Maréchal pour mon attention à son égard.

Employé à l'aile gauche de l'armée du Gen. KLEBER, j'ai été engagé dans les preparatifs pour passer le Rhin, qui eut lieu en Septembre 1795. L'armée marcha sur Mann, d'où elle fut repoussée par le Gén. CLAIRFAIT, qui força alors les lignes de Mayance.

J'étais avec l'aile droite de l'armée pendant la Campagne de Hundstruck. Je fis la campagne d'Allemagne avec le Gen. BERNADOTTE, comme chef officier de son état major, lorsque le Prince Charles defit JOURDAN en Août, 1797, et le força à se retirer sur le Rhin. C'est dans ce tems que le Gén. MARCEAU effectua sa retraite si méritoirement admirée, et que vous fites votre premiere campagne d'Italie.

La division de BERNADOTTE partit de Coblence en Decembre 1796, et joignit notre armée en Mars 1797. Nommé Colonel du 14e Régimeut de dragons, je fis la campagne de Vienne dans cette qualité. Etant rappellé par le Général BERNADOTTE à ma premiere place, à la tête de son Etat major, après les préliminaires de Léoben, vous me chargeâtes de la commission de faire les honneurs dûs au Comte de COBENTZEL, le Marquis de GALLOW, le Comte de MERFELD, et Général CLARKE, comme Plénipotentiaires du traité de Campo-Formio.

Vous vous exprimâtes fort content de l'éxemplaire de mon manuscript intitulé : *Instruction des Troupes pendant une Campagne*, lequel je vous fis parvenir à Passariano en 1797.

Il était convenu que j'en fis un pour accompagner l'embassade à Vienne, et étant venu à Paris pour me rendre à ma mission diplomatique, vous m'accueillites fort bien, et me fites la proposition de vous accompagner en Egypte mais en refusant de quitter BERNADOTTE, vous insinuâtes au Directoire, qu'*une République ne* devait pas avoir de gentils hommes pour accompagner leurs Ambassadeurs, et je fus envoyé à l'armée d'Angleterre, commandée par le Général DESAIX.

Etant de retour en France, après avoir été fait prisonnier en Irelande, je fus employé dans l'armée d'Italie Le Général JOUBERT m'envoya avec huit bataillons à l'armée de Rome, commandée par le Général CHAMPIONNET, et après par le Général MACDONALD. Après la retraite de Naples, cette armée joignit celle d'Italie à Genes, commandée alors par le Général MARCEAU. Le gouvernement m'envoya des lettres de service pour l'armée de Suisse, commandée par le Gén. MASSENA.

A Paris sur la Route, le Général BERNADOTTE, alors ministre, me donna l'emploi des marches des troupes dans le département de la guerre, et ensuite celui des nominations. Vous etiez encore en Egypte. C'est dans ce tems qu'on parlait de renverser le directoire, et de nommer trois consuls ; Jourdan, Augereau et Barnadotte, étaient les trois généraux nommés : je devais être nommé le ministre de la guerre. Agissant sur les avis que je recevais de Bernadotte et sachant que les obligations que je lui devais demandaient de moi, de le dégager d'un pas si dangereux. Je l'avisai de tout ce qui se faisait par les directeurs Sieyes et Barras, qui mettaient en oeuvre les Machines des Jacobins.

Afin de récompenser mon zele, le Directoire me nomma Ambassadeur en Hollande, mais je refusai l'acceptation de cette Ambassade, étant par goût et inclination attaché à l'armée.

A votre retour d'Egypte vous me reçutes avec un transport de joie. Vous m'avisâtes de ne pas donner ma résignation, et vous me dites que sous peu vous me nommeriez Général de Division. Je partageai votre travail dans la journée du 18 Brumaire, Novembre 1799. Bernadotte qui vous avait refusé son assistance, et qui était prêt à vous enfoncer son épée dans les reins, lorsque vous lui fîtes connaître vos

desseins, s'était retiré à la campagne sur ma terre près de Paris. Vous m'employâtes pour lui rendre visite, pour le ramener à ses propres intérêts. Vous devez vous ressouvenir que c'était à cette epoque que je présentai à Madame Bonaparte et à vous, ainsi qu'à presque toute votre famille quelques *tableaux* très précieux, qui furent acceptes, et donnerent beaucoup de satisfaction. Ma delicatesse ne m'aurait jamais permis d'avoir declaré cette circonstance, si vous ne m'aviez pas force, par votre rapport infâme à avoir recours à la necessité de montrer le degre d'intimité que j'etais une fois avec vous.

En Décembre 1799, étant avec l'armée du Rhin, commandée par le Général Moreau, j'avais la division du Général Ney, qui etait absent par congé. Le Général Bernadotte ayant le commandement de l'armée des côtes, vous me donnâtes les ordres, en Avril 1800, de me rendre auprès de ce général, qui me confia le commandement du camp de St. Renan, près de Brest. J'avais avec les troupes sous mon commandement, deux mille Espagnols, débarqués de la flotte sous le commandement de l'Amiral Gravina qui mouillait dans la rade de Brest.

En Août 1800 le Général Murat eut le commandement de 10,000 grenadiers, faisant partie du camp d'Amiens. Vous m'ordonnâtes d'y aller pour les discipliner, une tache que le général était incapable d'accomplir. En Octobre, il y eut un complot d'incendier la bâtisse de l'opéra, et de vous assassiner au milieu de la confusion. En trente heures je marchai trente lieues avec ces grenadiers. Vous étiez autant étonné que vous étiez content de cette marche forcée. Murat était alors avec vous à Paris.

Vous passâtes en revue ces troupes à Versailles; vous me comblâtes de complimens dans cette occasion, et vous n'aviez pas moins de soixante officiers généraux à cette époque avec vous. Il est certain que les grenadiers appartenant à la marine, qui n'avaient été que vingt jours à terre exerçaient aussi bien que s'ils eussent été des vétérans.

Pendant notre séjours à Versailles, je fus souvent de garde à la Malmaison. Vous ne devez pas avoir oublié la circonstance d'une échelle qui fut découverte, fixée à l'une des fenêtres de vos apartemens. La découverte est notée dans mes observations.

Ayant joint l'armée d'Italie avec ces grenadiers. Ce fut un grand étonnement à cette armée, de voir mes troupes en aussi bon ordre, après une marche à travers les Alpes au milieu de l'hiver, car c'etait en Décembre 1800. Elles furent exercées en présence du Général Murat, dans la Grande Place de Milan. Je ripostai franchement aux complimens qui me furent témoignés dans cette occasion, que la présence de ces hommes était le résultat de six mois de travail et de fatigue. Murat, animé par la plus vile des jalousies, observa, avec une démonstration de grand dépit, qu'il me fournirait de travail et de fatigue pour six autres mois. Conséquemment il m ota les grenadiers et me donna deux régimens de recrues. Je représentai contre ce procédé arbitraire, mais en vain. Je lui parlai avec la franchise d'un ancien compagnon de collége, en présence de ses deux aides de Camp les Colonels Lagrange et Beaumont. Il se rendit sourd à toutes mes plaintes, lequel usage lui fut depuis payé de retour en Egypte par le general Lannes, à la connaissance de toute l'armée.

La CONTINUATION *dans notre prochain numéro.*

RESUME.

La Cité de Santo Domingo vient d'éssuyer une révolte au commencement de Sept. dernier tentée par 500 des seules troupes réglées qui consistaient principalement en Italiens et Espagnols. Leur intention était de s'emparer des Rênes du Gouvernement et d'en établir un de leur goût. Après une contestation très chaude et la perte de quelques hommes on s'en empara et les chefs sont maintenant en prison et la tranquilité est rétablie.

—

Après la bataille de Blenheim, la victoire étant complète en faveur des Anglais, le Duc de Marlborough, observa un Soldat qui était

pensif se reposant sur la crosse de son fusil, il l'accoste et lui dit:— Comment si pensif mon ami, après une victoire si glorieuse! Elle peut être glorieuse (riposta le brave compagnon) mais je pense que tout le sang que j'ai versé aujourd'hui ne m'a gagné que *Quatre Sous* (c'était la paye du Soldat pour une journée) dans ce tems.

Philadelphia Register.

—

La Diète a nommé BERNADOTTE successeur à la couronne de Suede, les malheureux Suedois ont raison de se plaindre de la *mauvaise Diète.*

Philadelphia Register.

AMERIQUE DU SUD.

La goëlette GLOBE, Capit. *Murphy*, arrivée à Baltimore de Laguira Dimanche dernier en 20 jours nous apporte le rapport officiel de la déclaration d'indépendance à Caraccas, et que les districts de Caro et Maracaybo s'étaient réunis aux mesures de Caraccas.

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE CARTHAGENE.

Il y a eu un engagement entre les forces sous la direction du Gouvernement du district de Maracaybo et les révolutionistes. Il parait que le viceroi du Méxiqne a fourni de la poudre et de l'argent au Gouverneur de Maracaybo. On prétend qu'un autre engagement a eu lieu à Santa Fé contre les loyaux Méxicains et qu'ils furent repoussés par les premiers. D'autres veulent qu'il y ait eu un autre engagement très vif à la Nouvelle Grenada, ce qui est plus probable, vu que cette derniere est dans le voisinage de Maracaybo.

Santa Fé deBogota est la capitale de la Nouvelle Grenade, parconséquent à une trop grande distance du Méxique pour qu'on puisse supposer un tel événement probable.

De Trenja, dans le Nouveau Royaume de Grenade, en date du 1er. Septembre, il nous est parvenu l'intelligence qu'un conseil public eut lieu au commencement de Juillet à la requête du Proctor Général où il fut résolu l'installation d'une Junte, composée du Corregidor Don Andres Pinzon Y Zaylorda, comme President, tous les Membres du Gabildo l'Alcalde Ordinaire, comme Vice-President, les trois révérends Curés, les quatre révérends Prélats des ordres de St. François, St. Domingo St. Augustin et St. juan de Dios, Dr. Don Jonquin Umana, le Proctor Général actuel.

PAMPALONA—Il y a eu une révolution dans ce Royaume comme dans celui de Santa Fé, Carthagene, El Socoro, Santa Marta, et Trenja, qui ont *installé* leurs Juntes respectives de Gouvernement et la même chose a été faite dans l'illustre cité de Pampalona.

Membres de la Junte Suprême de la Province dc Pampalona.

PRESIDENT—Le Vicaire ecclesiastique, Dr. D. Domingo, Thomas de Burgos.

VICE-PRESIDENT–Dr. D. Raymondo Rodriguez.

SECRETAIRE—Dr. D. Francisco Soto. Et six Délégués.

SIMITI—a regardé les événemens qui se passaient dans son voisinage comme l'origine de sa félicité et a suivi l'exemple de la Suprême Junte de la Province. Les citoyens doivent porter la dévise suivante sur une bande blanche. *La Réligion, la Patrie* et *le Roi.*

De Carthagene dans l'Amérique du Sud en date du 15 Sept. l'Editeur de l'Hémisphère a reçu l'Intelligence que les habitans étaient déterminés à se rendre indépendant de l'Espagne, à cause des intrigues des cours de l'Europe. S'ils ne l'ont point encore fait, c'est qu'ils sondent le terrain et la disposition des esprits et qu'ils ne se manifesteront que lorsques l'intérieur du pays se seront définitivement prononcés pour l'Indépendance.

D'un autre côté les Carthaginois veulent être les derniers à soutenir la cause de FERDINAND 7, qui est la cause de la Justice et de la raison, et qu'ils soutiendront jusqu'à l'extrémité. Ils ne voudraient pas non plus se brouiller avec les Anglais leurs alliés lesquels les protégeront tant qu'ils font cause commune avec la Régence.

Mais à tout bien penser si l'Amérique Espagnole est une fois réunie et déterminée à l'Indépendance, tous les obstacles que pourraient porter les Anglais à les en empêcher, ne serviraient qu'à leur attirer la haine des Cortes Américains.

Nous avons reçu les rapports de différentes Provinces de l'intérieur tous nous assurent qu'ils sont en révolution. Particuliérement à Buenos Ayres, le Perou, Quito, Santa Fé, Lima, Popayan, Pastor, &c.

Dans la cité de Quito il s'y est fait un pillage horrible, elle a été livrée à toutes les horreurs d'une guerre civile, beauconp d'habitans ont été tués, les femmes et les filles violées &c. &c.

Dans ma prochaine je pourrai vous donner un detail plus parfait de nos affaires revolutionnaires.

AMERIQUE DU NORD.

Le Congrès des Etats-Unis s'assemblera dans la Cité de Washington le 3e. Decembre prochain d'après leur ajournement en Mai dernier.

—

Dans les différentes Incendies qui ont eu lieu à Charleston dans la Caroline du Sud depuis la veille du Dimanche au Lundi 7 Octobre dernier et jours suivans on compte près de 300 maisons incendiées ou qu'on a fait sauter par la poudre pour en éteindre les progrès des flames.

Les pertes en propriétés sont immense ; il y a des propriétaires qui ont perdu tout leur avoir. On fait monter les ruines de propriétés à plusieurs millions de gourdes.

En considération de cette terrible calamité publique, les citoyens de Philadelphie et de ses Fauxbourgs se sont assemblés à la Grande Halle de cette ville, Mardi dernier, à 3 heures de l'après midi, à l'effet de se consulter sur les mesures à prendre, pour soulager les malheureux qui ont souffert dans le FEU à Charleston. Il y a eu un tems que Philadelphie fut dans l'affliction la plus profonde et les habitans de Charleston s'empressérent les premiers à contribuer leurs secours généreux; c'est à nous à notre tour de prouver le réciproque à nos fréres dans le besoin.

Cette grande Assemblée nomma le Maire de la ville M. ROBERT WHARTON, PRESIDENT, et M. ROBERT RALSTON, SECRETAIRE.

On résolut qu'un Comité de quatre personne fut nommé dans chaque quartier (ward) de la ville, afin de Soliciter des contributions pour leur soulagement.

Dans les Fauxbourgs–les *Northern Liberties* en a nommé 24.

Le district de *Southwark* 12.

Moyamensing 4. Passyunk 4.

Le Caissier de la Banque de Pennsylvanie M. JONATHAN SMITH est

nommé pour recevoir l'argent qu'on collectera dans cette occassion.

Messieurs ROBERT WHARTON, —JONATHAN SMITH— et ROBERT RALSTON sont un Comité pour transmettre l'argent Collecté à la Corporation de la Cité de Charleston.

Le même Comité en publiera le montant des sommes ainsi collectées et transmises.

—

Jeudi le prémier Novembre prochain sera un jour solemnel d'action de graces dans cette ville. Les Ministres des différentes Sectes réligieuses s'assemblerent le 11. Octobre courant dans l'église Presbytérienne dans Market-street et résolurent à l'unanime de récommander ce jour aux églises, sous leurs soins pastoral.

Ont concouru dans cette résolution les Eglises:

Presbyteriennes,	Evangeliques,
Baptistes,	Reformées,
Methodistes,	Indépendent Tabernacle,
Episcopales,	Moravienne.
Allemandes,	&c. &c. &c.
Luthériennes,	

JOURNAL D'OPPOSITION.

☞ Nos craintes n'étaient point éphéméres lorsque nons annonçions un nouveau Journal, dévoué à Napoléon : ces stipendiés peu contant sans doute du peu de succès que les démagogues ont eu dans les élections, viennent d'accoucher d'un Prospectus, sous le titre du *Révélateur*, qu'ils annoncent avec une emphase outrée, comme l'avant coureur de quelques grands désastres. Nous osons cependant leur prédire que quel que soit l'objet hostile de leurs entreprises, qu'ils ne reussiront point à troubler l'ordre social, et que le Gouvernement connaît déjà leurs intentions perfides.

Les Auteurs de cette production promettent de le donner en Français et en Anglais. Et ils s'énoncent comme des hommes d'un très grand mérite. Il n'est pas difficile de concevoir de la maniere qu'il sera conduit, puisqu'il doit être impartial, combien n'aura-t-il pas d'adulateurs !

Ceux qui encourageront ce Journal, le *Révélateur*, seront sans doute les Enfans d'*Erin*, parce qu'ils sont plus ou moins proche parens du Grand Napoléon et depuis que l'Editeur de L'Hémisphère, s'est déclaré l'antagoniste de sa perfidie, de son égoisme, de son déspotime et de sa tyrannie, est il bien nécessaire que des ames sensibles prennent part et condoulent ses éxécrables dessein ? Il est bien tems même que les cousins germains de leur bon et grand *Ami* prennent fait et cause dans ses intérêts universels !

Ces Messieurs Co-Editeurs avancent avec un front d'airain qu'ils ont établi des correspondances dans toutes les parties du Monde. Sans doute que le *Révélateur* sera l'espion de Napoléon pour propager ses vues politiques et l'aider à établir son gouvernement universel.

Déjà les Editeurs de ce prétendu Journal se flattent d'avance de faire mourir l'Editeur de frayeur comme s'il était adonné à une peur panique et en conséquence ils ont prononcé sur l'éxistence de L'Hémisphère *un dixit*.

Mons BLANKIN & COMPAGNIE seront sans doute les auteurs très impartials, ils n'ont de vices que d'être louches et de n'y voir que d'un côté, *tout en beau* et de l'autre *tout en mal*. Pour juger de leurs talens que les lecteurs de L'Hémisphère et le Public éclairés jettent un coup d'œil sur les productions calomnieuses contre l'Editeur de ce Journal, telles que *Le coup de Fouet*, *D'une Pierre deux coups*, *Un Savoyard*, *Votre Compatriote*, *Un vrai Français*, &c. &c. et qu'ils prononcent qui de nous ont raison.